

Nouveautés

Number 54, May 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46436ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1984). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (54), 8–17.

ROMANS

le piano-trompette

Jean BASILE

VLB éditeur, Montréal, 1983, 404 p.

Depuis la publication de sa trilogie des Mongols (*la Jument des Mongols*, *le Grand Khan* et *les Voyages d'Irksouk*), Jean Basile avait observé un long silence, du moins comme romancier. La parution du *Piano-trompette*, treize ans plus tard, constitue de ce fait un événement à souligner. L'œuvre est imposante. Elle apparaît comme une somme baroque qui tente de saisir, à force de détours volontairement déroutants, le réel, l'irréel et toute la marge qui peut exister entre les deux. Pour soutenir son discours, le narrateur fait appel aussi bien à la science-fiction qu'au fantastique. Ce qui n'est pas peu dire. Il est clair que le propos est ambitieux.

L'île de Montréal, ravagée par une catastrophe, baigne dans un décor de ruines. L'époque est celle du Grand Gel qui a vu l'homme montréalais, ce Mongol nouvelle cuvée, sombrer dans une sorte d'insignifiance sordide et burlesque. Des personnages fantastiques venus du fond de l'espace-temps tentent de redonner un souffle de vigueur aux gens de l'île. Le « héros », M. Barnabé, dit le Fils d'Encouragement par dérision, est choisi pour devenir le sauveur de cette humanité dégénérée et réduite à l'impuissance sexuelle. Voilà le problème central du roman. Mais le récit déborde de son lit comme rivière au printemps. Il entremêle les aventures d'une pléiade de personnages obsédés soit par une idée, soit par un rêve. À chacun sa quête. Mais au plus grand nombre l'échec. Seuls les cochons sortent vainqueurs de cette saga. M. Barnabé remporte une demi-victoire tandis que les êtres surnaturels disparaissent, désespérant du sort de la terre.

Tout est joyeusement culbuté, dans cette saga, par une écriture nerveuse et caricaturale. La mythologie chrétienne et le mysticisme sont confondus avec la scatologie et la pédérastie. Tout se passe comme si Jean Basile voulait montrer à travers une multitude de personnages, qui ont chacun leur théorie, que le monde n'a plus de sens. En cela, *le Piano-trompette* serait un tableau très-fin-de-siècle d'un univers que plus personne ne parvient à définir.

[Michel LORD]

NOUVEAUTÉS



l'insoutenable légèreté de l'être

Milan KUNDERA

Gallimard, Paris, 1984, 396 p.

Tomas est médecin en Tchécoslovaquie. Passionné de femmes, il ne veut pas d'attaché autre que « l'amitié érotique ». Mais un jour, Tereza, petite serveuse de café, débarque chez lui sans crier gare, en lui vouant un amour total et jaloux. Tomas ne parvient pas à la faire partir pour la nuit : il la garde et de cette première nuit passée à dormir l'un près de l'autre naîtra une relation indéfectible.

La répression sauvage qui fait suite au printemps de Prague les amène à s'exiler en Suisse. Tomas y vit d'autres liaisons. Mais il n'hésite pas à quitter la clinique médicale où il exerce pour suivre Tereza quand celle-ci décide de rentrer au pays. Déchu de sa qualité de médecin par les autorités, il s'en va vivre avec elle dans une coopérative agricole.

Jusqu'au bout, ils formeront un couple indestructible capable de résister à toutes les déchéances.

L'histoire est fort mince et traitée de façon quasiment anecdotique. L'auteur ne veut pas nous « embarquer » dans une trame romanesque classique. Il écarte souvent le rideau de la fiction pour rappeler que les personnages ne sont que des possibles, des figurants en somme. En fait, Tereza et Tomas, tout comme leurs pendants Frantz et Sabina, sont prétexte à réfléchir sur le Destin, sur les diverses façons dont chacun vit l'amour, le regard des autres, la relation au monde. Et cette réflexion profondément philosophique fascine par son poids de vérité et sa pertinence.

En somme, bien plus qu'un roman, c'est un livre de chevet que Kundera nous propose ici, et dont la richesse invite à plus d'une lecture.

[Christian VANDENDORPE]

les errantes

Dominique BLONDEAU

Québec/Amérique, Montréal, 1983, 439 p. (18,95 \$)

Les Errantes est un roman imposant à plus d'un égard. D'abord, l'importance matérielle du récit (439 pages) et l'abondance des personnages obligent à un effort de lecture soutenu ce qui, bien sûr, n'est pas un tort en soi. Par ailleurs, la complexité du récit, la

structure du texte dérangeant dans la mesure où on se demande si la multiplicité des personnages et des intrigues sert vraiment les fins du roman.

Laurence Cabérés est bouleversée par le suicide de Benjamin Vallance, un homme compliqué qu'elle a néanmoins beaucoup aimé. Elle se retire à la campagne pour faire le point sur cette mort inacceptable à ses yeux. Au fil de ses réflexions, Laurence conclut que Marcella, la compagne de Benjamin, est responsable du suicide de ce dernier. Laurence croit qu'épuisée par les exigences et par la folie de Benjamin, Marcella ne l'aurait pas découragé à mettre à exécution ses fantasmes suicidaires.

Outre le cheminement intérieur de Laurence, *les Errantes* raconte, avec force détails il faut bien le dire, la vie de Marcella, de son enfance jusqu'à la mort de Benjamin et un peu au-delà. L'existence de Marcella est traversée d'innombrables catastrophes qui ont fait d'elle une femme, non pas amère comme on pourrait le croire, mais certainement sans illusions. Curieusement, Marcella m'a semblé le personnage le plus sympathique du roman... Laurence et Marcella ont un groupe d'amis et amies, d'amants plus ou moins fidèles, plus ou moins gentils selon les circonstances : Liliane, Pierre-Louis, Frances. L'opposition ville/campagne et les cycles saisonniers jouent un rôle important dans la vie de ces personnages un peu comme si, inanimés au départ, ils tiraient force et vie du milieu dans lequel ils évoluent.

Dominique Blondeau écrit bien, exceptionnellement bien même. Elle sait manier la langue pour en tirer le maximum d'effets. C'est peut-être là d'ailleurs que le bât blesse : le souci de rigueur, l'amour du détail chez Dominique Blondeau ont parfois pour effet d'alourdir inutilement le récit.

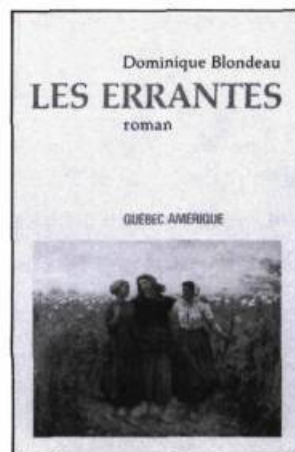
[Caroline BARRETT]

le singe et le perroquet

Jean SIMARD

Pierre Tisseyre, Montréal, 1983, 203 p.

Le singe, le perroquet : forcément (ou presque), l'idée de mimétisme, du geste ou de la parole. Première épigraphe du recueil de récits : « Prêtez-moi un masque, et je vous dirai la vérité... » (O. Wilde) ; cette fois, l'idée du double, du porte-parole. Redoublement du « discours », dédoublement du locuteur ; une même opération, mais envisagée de deux



points de vue différents? *Mon fils pourtant heureux*, roman de Jean Simard qui valut le prix du CLF à son auteur en 1956, commençait ainsi: « Je me nomme Fabrice Navarin ». Vieilli bien sûr, temps oblige, le professeur Navarin occupe à nouveau une place fort importante dans le dernier livre de Simard: dans le cadre du cours de français du professeur, Bébert, le Cégépien, interrogera un écrivain comptant *Félix* et *Mon fils pourtant heureux* parmi ses œuvres (« l'Interview »); mais dans « les Jouaux d'calèche », le professeur apparaît comme l'auteur de *Mon fils*. Va-et-vient constant: Navarin utilise le je, le narrateur parle de lui au il. Je-il, qui est qui, le couple Navarin-Simard: il ne faut donc pas s'étonner que « Doris et Gédéon » soit l'un des meilleurs récits de l'œuvre.

Le récit éponyme, « espèce de fable », met en scène et en lutte les deux animaux dépareillés. Dualité. Sa morale: « ... à vouloir rassembler des espèces peu faites pour s'entendre, quelqu'un y perdra fatalement des plumes » (p. 23). Nécessité de la tolérance. Fédéraliste convaincu, Simard juge sévèrement certains comportements des intellectuels nationalistes québécois (p. 186-187); mais n'est-il pas bien près lui-même, parfois (p. 33), de tomber dans les exagérations qu'il leur reproche? Et ce Bébert au langage approximatif, à la fois bouc émissaire et comme objet d'une tendresse bourruée qui n'ose se dire, ne serait-il pas un double enfoui, mal exorcisé? D'autant plus que « Doris et Gédéon », justement, est le travail remis par un élève au professeur Navarin. Pleins de références littéraires et de réflexions sur l'écriture, l'enseignement, l'existence, les récits de Simard peuvent aussi être lus comme les essais d'un nouveau *Répertoire*, l'auteur « éprouvant de moins en moins l'envie d'écrire de la fiction » (p. 200).

[Renald BÉRUBÉ]

roquelune

Joseph RUDEL-TESSIER
Boréal express, Montréal, 1983, 301 p.

Roquelune, c'est Rockland dans les années 20, petite municipalité francophone ontarienne de la région d'Ottawa. *Roquelune*, attesté roman, est en fait le « testament » de l'enfance de l'auteur, Joseph Rudel-Tessier. On y retrouve un jeune héros (de cinq à seize ans) à la période décisive de sa vie, période pendant laquelle l'influence du milieu physique

et humain s'avère marquante. Car, pour le narrateur, Roquelune « est (sa) vraie patrie charnelle — cette patrie qu'on ne choisit pas ». (93)

Au gré de la mémoire de l'auteur, le lecteur « apprend » Roquelune petit à petit; mais c'est aussi la personnalité naissante du garçon que l'on découvre. En toute simplicité mais un art consommé de la langue écrite, nous est racontée la petite histoire du canton. La construction romanesque cède le pas à la véricité de souvenirs particuliers.

Le récit ne s'astreint pas à une chronique de la vie quotidienne, mais fait resurgir des situations et des gestes déterminants pour le narrateur. Pour l'enfant attentif qu'il était, les jeux, l'école, le cadre familial et même la nature sollicitaient son esprit. Les livres, « la plus grande richesse », le rendaient sensible à la profondeur des choses. Le comportement d'êtres authentiques, les mœurs ainsi que la morale villageoises lui permirent de soupeser les motivations du devenir humain. Ainsi, ses choix et ses aspirations s'inscrivaient dans une démarche sincère. Suite de péripéties parfois cocasses, *Roquelune* constitue en fait le premier acte d'une vie axée vers le bonheur.

[Daniel BÉLANGER]

les mensonges d'isabelle

Gabrielle POULIN
Québec/Amérique, Montréal, 1983, 210 p.

Avec *les Mensonges d'Isabelle*, Gabrielle Poulin poursuit, à l'aide d'une féerie d'images et de symboles, sa recherche de l'enfance en-allée, amorcée avec *Cogne la caboche* et *Un cri trop grand*. Mais, cette fois, l'héroïne narratrice Isabelle s'interroge plus sur ses origines que sur le monde de son enfance et sur les événements qui l'ont profondément marquée.

Isabelle Lavoie, elle qui, depuis son adolescence, a pris l'habitude de noircir les pages de cahiers noirs, de se mentir à elle-même et de mentir aux autres, décide, à vingt ans, avant de devenir une vraie femme ou pour le devenir, de s'accorder une pause, de faire le point sur son existence. Étrangère dans sa famille adoptive et dans son propre corps, elle n'a jamais cessé, d'aussi loin qu'elle se souvienne, de chercher son double. N'a-t-elle pas perdu jusqu'à son propre prénom quand Suzanne l'a choisie à la crèche? Mais

pourquoi cette femme bourgeoise a-t-elle arrêté son choix sur elle quand il y avait tant d'autres petites filles blondes qu'elle eût pu, sans difficulté, modeler à son image et à sa ressemblance. Isabelle, malgré une certaine volonté, malgré les efforts, n'est jamais parvenue à aimer cette seconde mère car, quelque part, cachée dans la foule anonyme, vit sa mère biologique qu'elle aime et qu'elle refuse de condamner. Elle est très liée à Bernard, professeur d'université sans histoire, qu'elle considère comme son propre père, et à Daniel qu'elle aime plus qu'un frère, jusqu'à la jalousie quand surgit Caroline, l'infirmière qu'elle lui a elle-même présentée et qui la bouleverse elle et son frère. Désespérée, elle s'installe dans un meublé, reprend vie au contact de sœur Anne et de Jacques, deux collègues universitaires qui, comme elle, à l'intérieur d'un séminaire de maîtrise, s'intéressent aux relations familiales dans le roman québécois. Sur les conseils de la religieuse, émancipée, attentive à son drame, Isabelle finira par aimer Jacques pour servir de mère, en quelque sorte, à sa fillette Sophie, qu'elle apprivoise lors d'une visite chez les grands-parents. Le recommencement souhaité est possible, la boucle est bouclée...

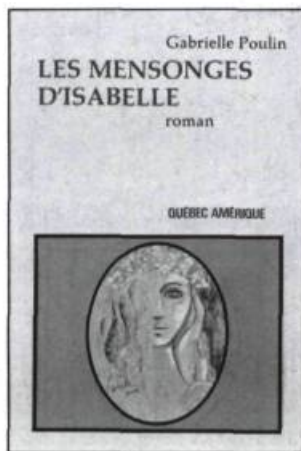
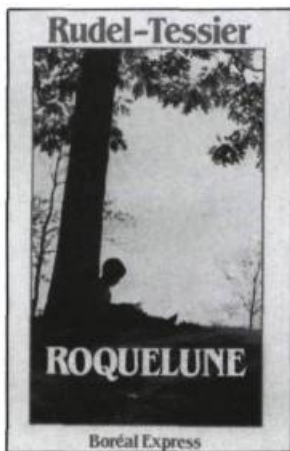
Un tel résumé ne rend certes pas justice à cette œuvre attachante, émouvante, écrite dans une langue impeccable, non dépourvue de poésie. Gabrielle Poulin est sensible au drame d'Isabelle qu'elle portait en elle bien avant la création du mouvement « Retrouvailles ». Elle sait taire les événements pour mieux entendre le cri de détresse d'Isabelle, désormais libérée.

[Aurélien BOIVIN]

les portes tournantes

Jacques SAVOIE
Boréal Express, Montréal,
1984, 159 p. (9.95 \$)

Tout est naturel et spontané dans le deuxième roman de Jacques Savoie, *les Portes tournantes*, qui livre les réflexions d'un garçon d'une dizaine d'années en même temps qu'il retrace la vie d'une famille tiraillée entre l'amour et la musique. Réparti en neuf séquences principales, le récit donne alternativement la parole aux différents personnages, entre autres à Antoine, dont le destin semble d'apprendre la musique et qui vit aux côtés d'un père peintre hyper-réaliste séparé depuis peu de sa femme Lauda; et à Céleste,



NOUVEAUTÉS

dont on peut feuilleter les lettres contenues dans un *Livre noir* que tente de classer Blaudelle et qui nous permettent de recoller les morceaux de la vie de deux générations de musiciens. Antoine et sa mère communiquent ensemble grâce à un super-appareil à cassettes, mais c'est la musique qui rassemblera tous les personnages lors d'une fête improvisée et qui favorisera certains rapprochements. À cet égard, les titres, tout à fait évocateurs, ressortissent à un fonds culturel commun par leur caractère automatique de réminiscences et suggèrent toutes les hypothèses.

On ne sait ce qu'il convient d'admirer le plus dans ce roman, la fluidité de l'écriture, la fraîcheur de l'expression, la vivacité de la description ou la souplesse de l'articulation, mais le lecteur est sans cesse sollicité par l'un et par l'autre, à tel point qu'il en savoure les pages, séduit et charmé. La sympathie évidente qu'éprouve le romancier pour ses personnages n'est sans doute pas étrangère à ce charme. D'ailleurs, il n'est pas inutile de rapprocher cette œuvre du *Jimmy* de Jacques Poulin: même émotion subtile, même tendresse naïve, même écriture retenue. Le cœur bat sous ces pages et le nôtre, à la lecture, l'accompagne discrètement au même rythme.

[Gilles DORION]

le passé infini

Flora GROULT
Paris, Flammarion,
1984, 262 p. (15,95 \$)

D'entrée de jeu, je dirai que le dernier roman de Flora Groult m'a beaucoup agacée. Le sujet de *Le Passé infini* est pourtant séduisant. Une femme, Iris, s'engage dans un long dialogue intérieur avec Thomas, son mari, dont elle est séparée depuis longtemps. Thomas vient de perdre sa dernière bataille contre le cancer, sa mort est l'occasion pour Iris de faire le point sur l'amour qu'elle a si intensément éprouvé pour cet homme altier, dominateur, « attendrissant » malgré tout. Ce retour aux sources est entrecoupé de conversations entre Iris et Valérie, l'unique fille du couple Thomas/Iris.

Le ton du roman est indéniablement féministe. Iris regrette d'avoir un jour été une jeune fille sage, soumise, n'ayant d'autres lois que celles de l'époux. Elle est heureuse de constater que sa fille ne suit pas les mêmes traces et qu'elle « [a] goûté de l'homme

comme on goûte du chocolat, justement, en croquant pas toujours jusqu'au bout, si on n'en a plus envie » (p. 21). Mais le féminisme d'Iris m'est apparu élitiste et parfaitement snob. Il ne peut y avoir de femmes libérées autres que celles qui ont du goût, de la classe. Il faut voir (entre autres) de quelle façon elle méprise l'ex-femme de Jean, le nouvel homme dans sa vie: « Elle régnait dans chaque pièce, avec son goût à elle, ses tentures "coq de roche" (aie!), ses détails décoratifs tragiquement ingénieux qui pouvaient aller jusqu'à me foutre mal aux dents, son fichier de recettes dans la cuisine, où pas un plat n'était dépourvu d'ail (aie) » (p. 229). Il faut voir aussi comment, un peu moins méchamment il est vrai, elle se moque des « À-côté » qui l'invitent à dîner: « Dans la cuisine, Suzy est déjà en train de perpétuer le crime légendaire de l'antigastronomie à l'anglaise » (p. 249). Ces remarques me heurtent d'autant plus qu'Iris considère que les femmes « sont d'office, quand on ne les en empêche pas, des complices et des amies » (p. 162). Oui, à condition que les complices et les amies aient en commun une grande passion pour l'art, les vieux meubles et la gastronomie.

Le discours hautain qui traverse le roman a pour résultat d'occulter l'argument principal du texte, à savoir que, malgré les problèmes, on ne cesse jamais vraiment d'aimer les personnes qui ont marqué notre vie. Dommage, car Flora Groult tenait là un sujet qui aurait pu émouvoir, déranger...

[Caroline BARRETT]

papa 1^{er}

Jacques MONDOLANI
Denoël, Paris, 1983, 215 p. Coll.
« Présence du futur ».

Grand prix de la science-fiction française (1983), catégorie nouvelles, *Papa 1^{er}* est le fruit d'une imagination toujours fertile, parfois incongrue, qui entraîne le lecteur dans l'ère post-nucléaire des humanoïdes.

Sept récits de saveur inégale. Un jeune couple parisien, bouffeur d'escargots contaminés, franchit, grâce à la cryogénéisation, le cap du XXI^e siècle. Une femme apprend, sur la planète Androthème, que son ex-concubin l'a tuée! Un instituteur se voit forcé d'abandonner profession et langue maternelle, voire de parler américain à son chien pour se mettre à l'heure présidentielle. Un infirmier neurasthénique, membre de la Patrouille

Perdue, écrit son journal de bord à l'aide d'un crayon fécal consciencieusement enrobé d'un sirop de liane. Ah! le progrès! Un petit chat, lui aussi contaminé, devient la proie facile d'un commando de félinoïdes en plexiglas. Une gynéoïde, accusée de complicité d'humanoïde, subit les affres d'un robot judiciaire « con pétant » tour à tour juge, procureur, jury, avocat, gendarme, bourreau: de quoi devenir robotphobe! Un androïde, descendant de colon galactique, se voit attribuer un second père, celui-là version machine éducative qui va faire de lui un ingénieur hors pair à la rescousse de la Terre sinistrée.

Un souci constant: l'immortalité à travers la nuit des temps. Un auteur d'une surprenante sensibilité olfactive et gustative. Heureusement que des ciels rose langoustine viennent atténuer les aspérités parfois repoussantes du décor.

[Denis HAMELIN]

POÉSIE

d'après-nous

Choix de poèmes 1968-1983

Luc A. BÉGIN
Saint-Nazaire, les Éditions JCL inc,
1984, 14,00 \$

Auteur de cinq recueils depuis 1966, Bégin ne figure pas nécessairement dans les anthologies de poésie. Certes son œuvre contient du meilleur et du moins bon comme le manifeste la plus récente rétrospective, *D'après-nous*, qu'il fait paraître aux Éditions JCL. Malgré la présentation que l'on voulait soignée, et là-dessus l'éditeur sait bien insister, le recueil ne reçoit pas notre parfaite adhésion. D'une part, l'utilisation d'une dizaine de caractères typographiques en différents corps agacent à la longue, d'autant plus qu'elle ne répond à aucune exigence formelle. D'autre part, ce choix de poèmes est bâti d'une façon véritablement rétrospective, soit du plus récent au plus ancien. Cette construction inverse le processus évolutif et empêche une lecture chronologique cohérente. C'est dommage car les textes de Luc A. Bégin, règle générale, possèdent assez de substance pour constituer un ensemble dont la continuité est la marque distinctive. Des poèmes plus contemporains à ceux qui remontent à 1968, la même trajectoire se maintient: le poète

NOUVEAUTÉS



exprime l'angoisse mais sait se repaître dans les havres paisibles d'un paysage, d'une femme ou d'instant choisis qui possèdent la fulgurance de l'illumination. En d'autres temps, le ton monte et la poésie devient requisitoire ou dénonciation, jamais toutefois elle ne pêche par excès, demeurant dans le bon ton et l'image ciselée.

[Roger CHAMBERLAND]

les mains libres

Gilbert LANGEVIN
Montréal, Parti pris, 1983, 85 p. (6,95 \$)

rejet de prince

Denis VANIER
Montréal, VLB éditeur, 1983, 76 p.

Avec *les Mains libres*, son dernier recueil, Gilbert Langevin reprend les grands thèmes qu'il a toujours privilégiés : dénonciation de tous les pouvoirs, des injustices, d'une vie aliénante qui secrète l'ennui tandis qu'en filigrane la femme et l'action résurgente de l'amour et des amitiés agissent comme un baume sur ces plaies vives. La poésie de Langevin porte les signes d'une certaine dérégulation mais, également, elle affiche une très grande lucidité ou l'espérance revitalise un tel processus de création.

Fort d'une préface de Suzanne Paradis, de l'Académie canadienne-française, *Rejet de prince*, autrement titré « Police juvénile », de Denis Vanier exprime cette même soif de libération, de changement du monde ainsi qu'il le préconise depuis bientôt vingt ans. Cette écriture iconoclaste, « le texte est un chant du démon », à la frontière du galimatias, avec ses jeux de dédicaces, citations, ses retournements, du système de la mode, des valeurs « middle-class » veut opérer sur les surfaces du réel en faisant jaillir « les organes de la vérité » ; un peu à la façon du tatouage de cette dizaine d'hommes dont les photos ornent le recueil.

[Roger CHAMBERLAND]

moments fragiles

Jacques BRAULT
Éditions du Noroît, Saint-Lambert,
1984, 109 p.

Le plus récent recueil de poèmes de Jacques Brault, *Moments fragiles*, publié aux Éditions du Noroît, présente une atmosphère feutrée,

ouverte à l'infiniment grand et à l'extrêmement petit. Ces espaces vécus dans l'émotion fébrile risquent de se rompre à tout moment et ne laissent, finalement, que des empreintes discrètes : quelques dizaines de poèmes d'un lyrisme sincère. Des « moments fragiles », le poète en perçoit là où se joue le paroxysme du sentiment d'exister ; et cet état de plénitude voisine la mort avec une lucidité qui, sans s'attarder aux paysages vécus ou rêvés, sait en circonscrire le contour original. En ce sens, les onze lavis de Brault possèdent les mêmes caractéristiques ; des zones plus floues, illimitées, sont connotées par des traits brefs, plus denses, qui animent le dessin de l'intérieur et lui inculquent un rythme particulier.

Divisé en quatre parties d'inégales longueurs, le recueil adopte de grands élans impressionnistes et de brèves notations, un peu à la façon du haïku japonais : « Soleil blanc d'un hiver hâtif tu me découpes ° une ombre toute blanche ». Brault se sait proche de la nature, de la femme aimée mais toujours est-il hanté par la « tentation d'exister », ce mal de vivre que subjugue l'angoisse de la mort. Un vent de tristesse, bleu et froid comme la couverture, siffle entre les pages...

[Roger CHAMBERLAND]

ANTHOLOGIES

la peinture en poésie

ouvrage collectif, présenté par
Marc Meunier-Thouret, Paris,
Gallimard, Folio Junior, 1983, 138 pages

la renaissance en poésie

ouvrage collectif, présenté par
Jean-Olivier Héron et Pierre Marchand,
Paris, Gallimard, Folio Junior,
1983, 143 pages

Une collection, mille merveilles. Ces deux livres confirment l'excellence de la collection « Folio Junior » consacrée à la poésie. Une même qualité de présentation des thèmes, une justesse renouvelée dans le choix des textes et, par surcroît, une efficacité générale dans l'harmonisation des poèmes et de l'iconographie.

Quelques remarques, cependant. Dans *La peinture en poésie*, on aurait dû faire une plus large part aux créateurs qui ont allié le texte poétique et la recherche picturale, qui ont produit des tableaux-poèmes. L'insistance

mise sur le poème inspiré par un peintre ou par une de ses œuvres, sur le poème qui « peint la nature » (*De natura pictoris*) ou sur l'orientation picturale de certains textes fausse les relations poésie-peinture. Par contre, la jonction entre l'exploration picturale et poétique de l'irrationnel est bien exploitée.

Dans *La Renaissance en poésie*, l'effort évident pour rejoindre le lecteur par une présentation simple des différents poètes ne lève pas les difficultés liées aux connaissances souvent fort limitées du jeune lecteur sur la Renaissance. Une intervention plus soutenue en ce sens aurait été souhaitable.

[Michel PAQUIN]

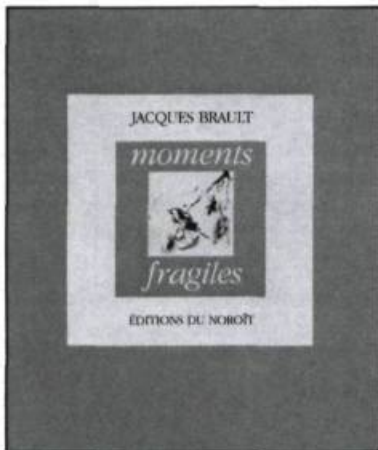
CONTES ET NOUVELLES

**la messe en si mineur
(contes de la nuit noire)**

Jean TÊTREAU
CLF/Pierre Tisseyre, Montréal
1983, 183 p.

Jean Tétreau n'en est pas à ses premiers écrits. Auteur de nombreux essais, de romans et de récits divers, il récidive cette fois avec *La Messe en si mineur (Contes de la nuit noire)*. Malgré le titre, il ne s'agit pas de récits fantastiques. Il y a bien quelques événements insolites, un meurtre à la hache dans la veine des récits d'horreur du dix-neuvième siècle, des assassinats, des guerres et des suicides. Pourtant, l'originalité de ces contes réside davantage dans la reconstitution d'époque et l'atmosphère qui se dégage de chacun d'eux.

Des six récits, le premier, qui a donné son titre au recueil, est le plus faible : dialogues pédants et gauches, rythme lent, style affecté. Mais le lecteur se laisse volontiers transporter par la suite en « l'an de grâce treize cent quatre-vingt-douze » auprès de gentilshommes français dont les tours pendables sont punis par une fatalité qui se charge elle-même de rendre justice. Le lecteur trouvera encore plus de charme dans l'évocation d'une Chine impériale antérieure aux Tang et dans la rencontre de Xiao Hua ou Petite Fleur qui, inspirée mystérieusement par un texte lyrique, devient célèbre et aimée dans tout le royaume avant que ne s'abattent guerres et fléaux de toutes sortes. Le dernier conte met en scène, dans une Grèce antique, un vieux philosophe mendiant qui perturbe les grands d'Athènes et s'attire leurs foudres bien plus par son



NOUVEAUTÉS

imperturbable courage et son sang-froid que par ses idées pourtant irrévérencieuses.

Ce sont bien des « contes de la nuit noire » dans la mesure où la mort et la folie ont toujours le dernier mot. Sous tous les cieux, dans toutes les langues et à toute époque se répètent des drames et des folies semblables. Seule la façon de les raconter peut varier à l'infini. Ce que réussit fort bien Jean Tétreau.

[Maurice ÉMOND]

fleurs champêtres et autres nouvelles et récits

Françoise (pseudonyme de Robertine BARRY) édition préparée et présentée par Gilles Lamontagne Fides, Montréal, 1984, 320 p. (Nénuphar) (20 \$)

Il faut savoir gré à Gilles Lamontagne de nous donner à (re)lire les *Fleurs champêtres* de Françoise dans la prestigieuse collection de Nénuphar. De son vrai nom Robertine Barry, cette femme dynamique, qui a inspiré le grand Nelligan, fut la première Québécoise à devenir journaliste — elle entra à la *Patrie* en 1891 et fonda en 1902 le *Journal de Françoise* que l'on peut considérer comme l'ancêtre des revues féminines et féministes québécoises, au même titre que la revue de Madeleine (Anne-Marie Gleason), *Au coin du feu* (1895). Ces deux femmes journalistes ont profondément marqué leur époque, au tournant du siècle, car elles ont été les premières à recourir à la plume pour défendre et améliorer la condition des femmes du Québec. Il faut relire l'étude que nous avons consacrée avec un collègue à ces deux pionnières des luttes féminines québécoises dans *Voix et Images* (décembre 1978), et qui semble avoir échappé au responsable de cette réédition.

Ce recueil, publié en 1895, puis réédité en 1925, contient seize récits et nouvelles d'abord parus dans la *Patrie* et s'inspirant, pour la plupart, de la vie campagnarde. En les réunissant Françoise voulait « recueillir, en un faisceau d'historiettes, les traditions, les touchantes coutumes, les naïves superstitions et jusqu'aux pittoresques expressions des habitants de nos campagnes avant que tout n'ait complètement disparu » et « [faire] connaître et aimer aux habitants des villes, les mœurs simples et douces de nos campagnes ». Gilles

Lamontagne nous présente en outre trente-six autres récits et nouvelles parus dans les périodiques entre 1895 et 1910. C'est pourquoi, ces textes ne souffrent pas de longs développements. C'est ce qui fait leur force et leur valeur. On retrouve encore une pièce de théâtre, « Méprise », comédie à deux personnages et en un acte jouée pour la première fois à Montréal, à la salle Karn, le 7 novembre 1905 lors de la « Soirée de Françoise », une bibliographie et une excellente chronologie. Quant à l'introduction, elle fait le point sur le rôle de Françoise dans ce monde des lettres et dans la société de son temps qu'elle a tenté d'animer et de moderniser, à sa façon.

[Aurélien BOIVIN]

THÉÂTRE

madame jocaste

Alain PONTAUT

Montréal, Leméac, 1983, 86 p.

Alain Pontaut s'inspire du canevas bien connu d'*Œdipe roi* dans sa récente pièce intitulée *Madame Jocaste*. Il en présente cependant une version renouvelée, voire audacieuse, qui le pousse à rechercher au-delà des demi-vérités et des certitudes apaisantes de l'histoire une justice et une vérité humaine.

Pour réussir à démythifier une « légende d'absurdités et de hasards », l'auteur met en scène deux personnages : Jocaste, femme de la haute société, et Albert Yoyo, dit Rouletabille, jeune journaliste de 26 ans. Ces personnages, devenus contemporains et bien ordinaires, servent à reconstituer, non sans révolte, l'envers d'une histoire dans laquelle « Œdipe n'a jamais eu de complexe » et « n'a pas tué son père ». Pour persuader les spectateurs, Pontaut imagine une trame anecdotique fort simple. Madame Jocaste engage Yoyo dont la « plume magique » pourrait réécrire l'horrible infamie de Créon, « tout rectifier, tout raconter ». Mais elle se prend elle-même à raconter sa vie avec tant de conviction et de vengeance qu'elle entraîne Yoyo dans son aventure. Celui-ci entre en action avec sa partenaire et s'interroge sur l'histoire d'Œdipe. Tous deux reprennent à tour de rôle le passé de Jocaste avec des accents si humains qu'ils en viennent à déclarer leur amour. Ils vivent ainsi les événements au fur et à mesure qu'ils les racontent. Leur jeu d'interprétation de rôles divers s'actualise dans un présent dramatique saisissant jusqu'au moment où

apparaît la réalité. Yoyo n'est pas scripteur mais journaliste ; il n'est pas pacifique mais « tueur à gages » de Créon qui doit tuer Jocaste pour recouvrer la liberté. Mais celle-ci l'en dissuade : les amants se marieront et pourront écrire leur livre.

C'est sur ce ton de sourire amusé que prend fin cette pièce en 2 parties finement conduite depuis le début. Grâce à une économie de moyens, l'auteur réussit à rapprocher des distances en rendant vraiment humains ses personnages. Techniquement, cette qualité est rendue par un dialogue vivant qui emprunte sa forme première au nouveau théâtre. On peut sans doute reprocher à l'auteur certains récits un peu longs qui alourdissent le rythme de l'œuvre. Mais la langue alerte et pure des dialogues donne une qualité certaine à cette tentative de présenter une autre vision du monde.

[Rémi TOURANGEAU]

ENTRETIENS

écrivains contemporains entretiens 2

Jean ROYER

L'Hexagone, Montréal, 1983, 215 p. 12,50 \$

Regroupant des entretiens avec 27 poètes québécois et internationaux, le livre de Jean Royer constitue la plus belle poétique du monde contemporain. On croyait apprendre, retenir et l'on se retrouve sous le charme de la lecture. Les entrevues sont bien menées où l'auteur a su laisser toute la place à l'autre, poser les questions qui livraient les réponses les plus significatives. Comment dire ? Le livre ne concerne pas les spécialistes de la poésie — qui y trouveront beaucoup —, il concerne les vivantes et les vivants. C'est autant de visions du monde, de décodages du réel, d'appels mystérieux. On a l'impression que cet ensemble offre le(s) secret(s) d'une nouvelle naissance. De la vie, comme exil, de Cristina Peri Rossi aux possibles des cultures d'un Kenneth White, en passant par le temps perdu par choix d'un Gilbert Langevin, la poésie reste, comme « Le surréalisme, (...) avant tout un état d'esprit, de révolte, pour débusquer le subconscient, l'instinct, le rêve » (Roland Giguère). Un livre charnière que liront tout aussi bien la théologienne, le littéraire, la philosophe, le cinéaste...

[André GAULIN]



NOUVEAUTÉS

CRITIQUE LITTÉRAIRE

émile nelligan

les racines du rêve

Jacques MICHON

P.U.M. et P.U.S. 1983,

Montréal et Sherbrooke, 178 p.

C'est un ouvrage précis, sérieux et fort bien documenté que nous livre Jacques Michon. L'intérêt particulier de son livre reste d'offrir une étude sémiotique qui porte sur un poète. Le livre manifeste nettement que Nelligan se situe en dehors de l'Institution littéraire. L'auteur le démontre en s'attardant au régime narratif du texte, au code poétique. Pour mieux l'illustrer, il fait une analyse détaillée d'un poème-clé, «le Vaisseau d'or». Nous apparaît par cette étude un poète aliéné comme son collectif culturel, qui choisit la folie et que la dérive traverse dans et par les mots. À ce titre, Jacques Michon utilise les carnets d'hôpital du poète pour mieux démontrer chez lui l'éclatement du discours, officiel et faux. Une étude fascinante qui conduit directement aux Notes de Miron sur le non-poème.

[André GAULIN]

DIVERS

art actuel au québec depuis 1970

Guy ROBERT

Icônia, Montréal, 1983, 255 p.

Guy Robert n'est certes pas celui qui se laisse abattre par ses détracteurs car il sait, mieux que quiconque, persévérer dans sa quête inlassable pour diffuser et promouvoir l'art québécois. Ses nombreuses monographies, publiées depuis plus de vingt ans, ont balisé un territoire encore largement inexploré qu'on hésite à débroussailler. En publiant ce fort volume sur l'Art actuel au Québec depuis 1970, Robert parachève un travail amorcé avec l'Art au Québec depuis 1940 (1977) et la Peinture au Québec depuis ses origines (1980), deux ouvrages ayant connu un certain succès de librairie puisque chacun nécessita une réimpression.

Pour sa part, Art actuel au Québec depuis 1970 se veut, et là-dessus l'auteur insiste fortement, un essai ou, comme il l'explique dans sa brève préface, «ma façon à moi de voir et montrer l'art actuel au Québec». Nous

sommes avertis : inutile de chercher une quelconque ligne directrice, une analyse socio-historique, une esthétique qui définirait et poserait les paramètres d'une pratique artistique. D'abord, le plaisir de la première approche, de la symbiose avec la matière picturale d'où, en second lieu, peut émerger une connaissance approfondie à partir d'une analyse plus rigoureuse. L'auteur favorise la première optique car c'est celle qui sert le mieux sa tâche d'inventorier le plus grand nombre de manifestations artistiques tous azimuts, que ce soient les œuvres environnementales, la peinture, le dessin, l'estampe, la sculpture et les explorations (*happenings*, performances, installations, etc). Ainsi, plus de mille œuvres sont reproduites dont 400 en couleur alors que 700 artistes sont cités dans le texte ou ont droit à une reproduction. C'est dire la tâche ardue que nécessite un tel livre : assiduité dans la fréquentation des galeries et événements, cueillette des données et de la documentation photographique, autorisations à obtenir, mise en forme de cette masse iconographique, rédaction d'un commentaire qui situe telle pratique dans un champ donné ou en souligne les qualités ou lignes de force. Le produit final ne manque pas d'attrait et sait gagner l'intérêt d'un grand nombre de lecteurs ou de lectrices.

Art actuel au Québec depuis 1970 s'inscrit sans prétention dans la lignée des ouvrages de références à partir desquels l'intelligence et le respect de l'art québécois sont possibles.

[Roger CHAMBERLAND]

vues d'argentine entre

tikal et brasilia

Guy LAFLECHE

Les Éditions du Singulier, Laval,

1983, 135 p. (11,95 \$)

S'il semble inévitable qu'une relation de voyage soit centrée sur son auteur, il faut savoir gré à Guy Laffèche d'avoir pris ses distances et d'avoir presque complètement échappé à ce piège pour, de préférence, proposer une lecture nouvelle de ce qu'il est convenu d'appeler l'Amérique latine. Au premier abord, *Vues d'Argentine* paraît s'éloigner des préoccupations savantes du professeur Laffèche, alors qu'en fait il constitue sans aucun doute un astucieux exercice préparatoire au projet de travail qu'il a soumis pour son année sabbatique.

Nous y découvrons à travers un itinéraire historique et archéologique enthousiaste, notre Antiquité américaine, mais aussi des gens du peuple, simples, accueillants, sympathiques, à côté de régimes politiques fondés sur la répression et l'illégitimité. Guide intelligent, doué d'une culture étendue et maniant une écriture souple et efficace, Guy Laffèche, parmi les découvertes de l'essentiel, dévoile un accessoire curieux, insolite, culturel et porteur d'humanité. L'éclectisme de sa vision combiné à la justesse de ses observations et à une dose subtile d'ironie permet de supporter un didactisme sans lourdeur ni pédantisme et une dénonciation tacitement agressive. Le chapitre 13, à cet égard, est un bijou d'analyse politique «cynique et ironique».

Mais s'agit-il seulement de l'Argentine, ici ? Le sous-titre, *Entre Tikal et Brasilia*, explique la randonnée sud-américaine, du Mexique au Pérou, du Paraguay au Brésil, — ainsi que le plan en zigzag de l'ouvrage, — et double d'un enthousiasme indéfectible, suscité par la visite de sites et de vestiges archéologiques, l'analyse presque exclusivement politique qu'il fait de l'«hydre» de l'Argentine. Mêlées à tout cela des réflexions savoureuses, des sympathies fugitives, des échappées imprévues. La relation de voyage de Laffèche rappelle à juste titre les commentaires de l'humaniste Michel de Montaigne. Rarement avons-nous fait une lecture aussi passionnante.

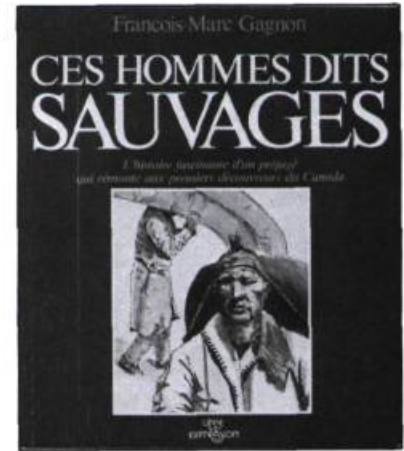
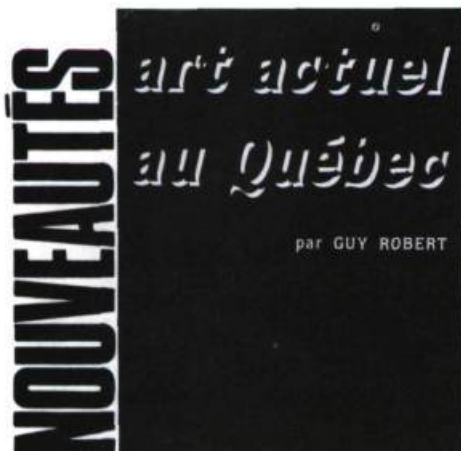
[Gilles DORION]

ces hommes dits sauvages

François-Marc GAGNON

Libre Expression, Montréal, 1984, 190 p.

Dans un livre très bien présenté et surtout très bien illustré, François-Marc Gagnon étudie, non pas les mœurs des «sauvages» mais nos préjugés sur ces mœurs à partir des récits de voyages de Samuel de Champlain. Comme les autres navigateurs des débuts du XVII^e siècle, le fondateur de la Nouvelle-France abordait l'Amérique avec un imaginaire qui ne différerait pas tellement de celui de ses contemporains. Il avait certes lu les Espagnols et les Italiens, mais il avait développé un esprit critique qui ne lui faisait rien prendre pour une vérité absolue. Il tenait à vérifier, soit par lui-même, soit par les experts qui composaient sa troupe. Aussi ne tombe-t-il pas dans les excès qui caractérisent les dénigreurs des Indiens, ni dans les louanges excessives de leurs défenseurs comme Las



Casas et Montaigne. Cette position médiane qui se voudrait celle d'un observateur, n'est quand même pas exempte de préjugés. Comme le montre bien F.-M. Gagnon, la religion chrétienne et la civilisation européenne constituent la règle de la normalité. Tout ce qui s'en écarte est jugé monstrueux, ridicule ou dépourvu de sens. Comme ses contemporains, Champlain n'admet pas que les autres puissent être différents de lui. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que l'on commencera à découvrir l'intérêt de la différence.

L'analyse de F.-M. Gagnon est toujours ingénieuse, pleine de découvertes, alimentée de lectures nombreuses. Parfois on souhaiterait plus de rigueur. Souvent Champlain cite des informateurs, blancs ou indiens, dont il ne peut contrôler les affirmations. Il se garde bien alors de les faire siennes. Dans ces cas, l'auteur ne fait pas toujours les distinctions qui s'imposent et laisse subsister des ambiguïtés, ce qui n'empêche pas son histoire d'être fascinante.

[Maurice LEMIRE]

femmes et cinéma québécois

Louise CARRIÈRE

Boréal Express, Montréal, 1983, 282 p.

C'est la première fois que le cinéma québécois fait l'objet d'une analyse à la fois sérieuse et exhaustive des images de femmes qu'il livre au public depuis quarante ans.

Il y a deux parties clairement définies dans *Femmes et Cinéma québécois*: les images de femmes que les cinéastes masculins ont secrétées et qui traînent dans le filmique québécois; la prise des images et des sons par des femmes cinéastes. Or, dans l'une et l'autre parties, ce sont les textes de Louise Carrière qui donnent au livre sa substance et sa valeur. On y retrouve des analyses de films fouillées, intelligentes et, surtout, sans complaisance. Si Mme Carrière dénonce clairement et systématiquement la misogynie des cinéastes masculins, elle ne manque pas une occasion de critiquer sévèrement les films de femmes. Pour elle, les femmes qui font du cinéma au Québec disent naturellement et « avec ardeur, ce qu'elles ne veulent plus », mais elles expriment « avec timidité ce à quoi elles aspirent » (p. 175).

Il y a une dizaine d'autres textes dans *Femmes et Cinéma québécois*, des chroniques de films, des témoignages de techniques, un article d'une professeure de cinéma, d'une étudiante en Études cinématographiques, d'une écrivaine, d'une spectatrice... Ces textes sont décevants. À côté et autour des analyses de fond auxquelles se livre Louise Carrière, ils donnent l'impression fâcheuse de travaux bâclés d'étudiants de premier cycle universitaire.

[Paul WARREN]

bulletin statistique,

volume 8, numéro 3.

Analyse des caractéristiques de l'effectif collégial et des phénomènes liés à l'admission et à la poursuite des études collégiales Phase II.

Jeannine LAMONDE, M.E.Q., juin 1983.

Bien sûr, ce document ne s'adresse pas à ceux qui n'aiment les chiffres que dans leur soupe. Les autres y goûteront le velouté de constatations chiffrées et de configurations prédictives sibyllines. En voici quelques exemples

- En 1982, on constate une hausse d'inscriptions de 6,4% (7 886 élèves) par rapport à l'effectif réel de l'automne 1981.
- En 1981, la hausse était de 5,7% soit 5 329 élèves.
- À l'automne 1982, le secteur professionnel a absorbé 64,8% de l'augmentation totale de l'effectif.
- La croissance récente de l'effectif total des cégeps est reliée à une augmentation importante des élèves de sexe féminin.
- La part relative des cégepiennes atteint le record de 50,68% à l'automne 1982.
- Les programmes en techniques de l'administration sont ceux qui ont connu la plus forte croissance au cours de la période 1978 à 1982 (à l'automne 1982, une augmentation de 3 083 élèves).

Peut-on dégager de ces constatations des perspectives d'avenir? Sans doute. On se souviendra cependant de ces cégeps qui, en 1980, se proposaient de « gérer la décroissance des effectifs » et qui, l'année suivante, voulaient ajouter un étage à la bâtisse. Bref, à prendre avec un grain de sel.

[Michel PAQUIN]

PÉDAGOGIE

motivation et pratiques pédagogiques

Actes du second colloque annuel de l'Association québécoise de pédagogie collégiale

Direction générale de l'enseignement collégial
1983, 222 p. (5 \$)

Au mois d'août 1980, un groupe de conseillers pédagogiques réunis à La Pocatière décidaient de ne plus adhérer à la structure de regroupement professionnel que leur offrait la Fédération des Cégeps et exprimaient la volonté de se retrouver avec les autres intervenants de la pédagogie collégiale.

Dans ce contexte, ils organisaient un colloque sur les « modes » pédagogiques. Les participants à ce colloque fondèrent les 4 et 5 juin 1981 l'Association québécoise de pédagogie collégiale (A.Q.P.C.).

Les actes de ce premier colloque furent publiés en 1982 sous le titre *Les « modes » pédagogiques*.

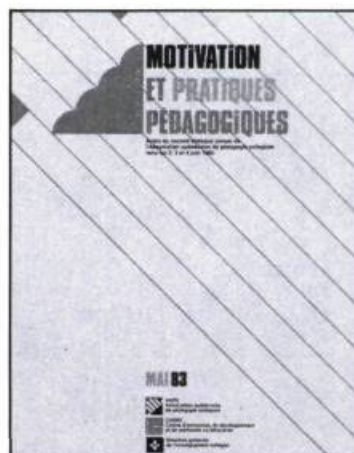
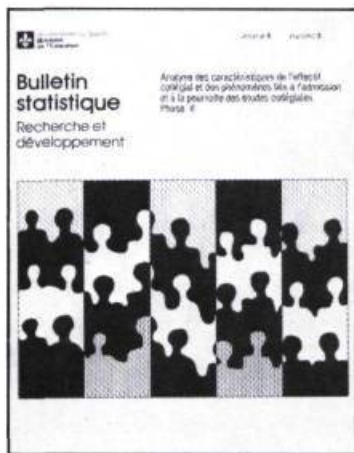
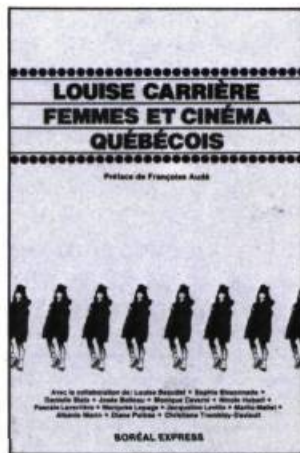
Le lecteur intéressé par la motivation et les pratiques pédagogiques trouvera dans cet ouvrage les conférences d'ouverture du colloque: 1^o un témoignage de Pierre Deshaies, professeur au Cégep de Shawinigan, 2^o un témoignage de Gaétan Pelletier, directeur des services pédagogiques du Cégep Lévis-Lauzon, 3^o un témoignage d'André Caron, étudiant au Cégep de Limoilou, 4^o un témoignage de Gaston Faucher, conseiller pédagogique au Cégep François-Xavier-Garneau.

On y trouve aussi les comptes rendus des débats tenus dans les 7 ateliers suivis d'une synthèse utile de tous ces débats. Nul doute qu'au-delà des statuts professionnels, au-delà des instances prévues dans les conventions et au-delà des disciplines d'enseignement, les données de ces débats sauront motiver tous les intervenants de la pédagogie tant au collégial qu'aux autres niveaux.

Les actes publient aussi l'excellente conférence de M. Claude Charbonneau qui présente les dimensions psychologiques de la motivation, fait une synthèse des connaissances actuelles sur la question et met en relief ses principales applications. Il fait voir en outre les liens existant entre la motivation, la pédagogie et l'apprentissage.

Finalement, le lecteur a droit à une bibliographie critique, compilée au Centre de documentation du Cadre par Jean-Luc Roy et Réjean Séguin.

NOUVEAUTÉS



Donc *Motivation et pratiques pédagogiques*, ce sont des actes bien présentés, au contenu intéressant et substantiel, très fidèle à un colloque très réussi.

[Roger FAFARD]

apprentissage de la lecture en pédagogie ouverte

Rita FORTIER-LAVOIE

En collaboration avec André PARÉ

Centre d'intégration de la personne. [16,50\$]
C.P. 9514 Sainte-Foy G1V 4B8

Ce livre raconte simplement comment une enseignante vit et fait vivre à ses élèves cette pédagogie ouverte. Il ne faut pas croire qu'il ne s'adresse qu'aux pédagogues idéalisant cette pédagogie; bien au contraire. Tous les enseignants qui veulent encore améliorer leur enseignement pourront le lire aisément et s'en inspirer. Jugez par vous même en lisant une des options du *crêdo pédagogique* de l'auteur: « Il m'apparaît donc plus utile de se consacrer à la fabrication d'un équipement éducatif qui devient permanent par la suite, que de passer des heures à préparer et à corriger des examens qui ne me donneraient pas plus d'information que celle que je retire à observer les enfants travailler avec tous les jeux que je mets à leur disposition. » (p. 67)

Le livre est plein d'idées, de suggestions, de descriptions du quotidien, de principes, de souhaits; vous y trouverez même un plan d'aménagement de la salle de classe. Sans oublier une liste des activités du tableau de programmation dont plusieurs seront sans doute tentés de s'inspirer pour leur propre préparation de classe. Les principes qui guident les interventions en lecture viennent largement des textes qui ont aussi influencé la rédaction du programme. L'intérêt du livre de Madame Lavoie demeure dans sa concrétisation de ces principes.

Tout aussi empressé que vous soyez de plonger dans le concret, il ne faudrait pas négliger de lire la préface d'André Paré. Malgré une généralisation un peu large de la façon dont on choisit le matériel dans les commissions scolaires, il décrit clairement, avec la précision de celui qui connaît bien pour y être intimement lié, les changements pédagogiques et leur processus. Chaque conseiller, chaque administrateur et tous ceux qui doivent implanter des programmes auront avantage à se pénétrer de ces idées.

[Pierre ACHIM]



REVUES

pratiques

n° 40, décembre 1983

Tout le numéro est consacré au thème de la communication dans l'enseignement du français. La première phrase du premier article commence ainsi: « l'école, pour schématiser, se préoccupe trop de la langue et pas assez de la communication ». Après un bref coup d'œil historique sur l'évolution des connaissances de la dynamique de la communication, l'auteur esquisse une analyse de la communication en classe, celle que l'enseignant entretient nécessairement avec les élèves.

Dans l'article qui suit, Noël Nel rappelle deux conditions-clé pour une pédagogie de la communication: « cesser de confondre plus longtemps compétence linguistique et compétence de communication » et « impérativement centrer l'enseignement sur l'apprenant ». Le reste de l'article constitue une très bonne analyse de l'interaction didactique dans une pédagogie de la communication et de ce qu'elle remet en question.

Francis Vanoye rappelle que les études sur la communication n'ont pas été faites à partir d'une préoccupation pédagogique. Introduire en classe la communication suppose donc qu'on fasse des choix. Il donne comme exemple possible la typologie des fonctions proposées par Josée Valiquette (Québec). La dernière partie de l'article signale pertinemment qu'une pédagogie de la communication suppose que l'enseignant mise sur le groupe-classe pour « réaliser l'implication des élèves dans leurs discours et l'auteur analyse les résistances qu'on peut vivre quand justement la classe cesse d'être un ensemble homogène d'oreilles-cerveaux attentifs ».

Liliane Sprenger-Charolles fait une excellente analyse d'un quart d'heure d'explication de texte faite sur le mode questions/réponses. De l'analyse de ce faux dialogue entre l'enseignant et les élèves, je me suis plu à relire cette phrase: « Reste à comprendre pourquoi une séquence de questions/réponses peut fonctionner quand il y a simplement une demande de communication... et non véritablement demande d'information. » On connaît la réponse: le maître pose des questions non pour s'informer mais uniquement pour vérifier si l'élève sait la bonne réponse. Celui-ci est toujours dans la malheureuse position de

devoir fournir cette bonne réponse sans presque jamais avoir le droit de s'informer sur autre chose que ce que le maître traite, sans presque jamais avoir le droit d'informer réellement le maître,...

[Jean-Guy MILOT]

le français dans le monde

D'une culture à l'autre — Soi et les autres
Hachette/Larousse, numéro 181,
nov.-déc. 1983, 110 p.

Ce numéro du *F.d.m.* (une revue que les professeurs de français langue maternelle ont avantagé à fréquenter bien qu'elle s'adresse principalement à ceux de français langue seconde ou étrangère) fait partie d'un ensemble qui s'intègre naturellement à la Séquence 1: *Dialogue interculturel et pratiques didactiques*, confiée à l'A.Q.P.F., du prochain congrès mondial de la F.I.P.F.

Prenant la relève du numéro 170 de Juillet 1982: *Les voies de la communication interculturelle* et coordonné par Geneviève Zarate, qui sera conférencière participante au congrès (Séquence 1, série 200), le numéro 181 se propose « de livrer des objets et des outils (...) à la réflexion pré-pédagogique »; il présente ainsi les fondements d'un numéro (186) à paraître en juillet prochain et dont l'objectif sera de présenter du matériel pédagogique relatif à la communication interculturelle.

À signaler en particulier: 1) l'article de Michel de Certeau et Luce Giard: *La culture comme on la pratique*, où il est question du « statut négligé de la conversation » et de la culture comme « science pratique du singulier » (de quoi aider tout praticien pré-occupé des valeurs socio-culturelles impliquées dans l'enseignement/apprentissage du français d'aujourd'hui); 2) l'article d'Amr Helmy Ibrahim (qui sera lui aussi du congrès de Québec) sur les *Nouveaux stéréotypes populaires*, où l'on montre diverses façons de « se situer devant » (Cf. Nouveau programme de français) des valeurs socio-culturelles véhiculées par la radio populaire.

Comme *Québec français, F.d.m.* présente souvent des sections pratiques (*Clés et Tendances*) qui témoignent des plus récentes innovations didactiques en français.

[Jean-Claude GAGNON]



NOUVEAUTÉS

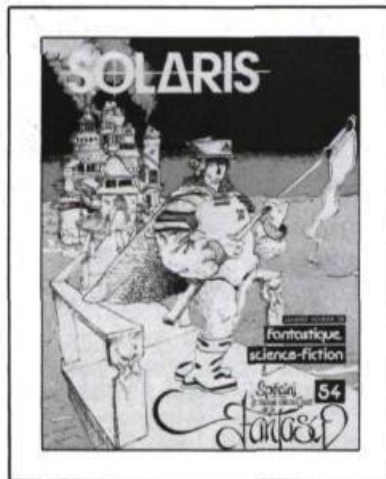
LA SCIENCE-FICTION ET LE FANTASTIQUE QUÉBÉCOIS EN 83-84

Solaris, nos 50 à 54 (d'avril 83 à février 84)
266, rue Belleau, Chicoutimi, QC, G7H 2Y8

1983 a été une année importante pour *Solaris* qui a publié son numéro 50 et a restructuré son équipe et son fonctionnement à la suite du départ de Norbert Spohner, qui avait fondé la revue et l'a dirigée pendant neuf ans.

Le n° 50 est très beau. Couverture noire et argent, nombreuses et belles illustrations de Pierre D. Lacroix, Pascal Vanzato, Paul Roux, Steven Fox (U.S.A.), Grünberg (France), etc.; utilisation du tramé et du renversé blanc sur noir. À signaler, les nouvelles de Somcynsky, Vonarburg et Sernine; ce dernier nous présente un monde de menus monstres où le narrateur «suce le croque pour faire durer le plaisir». Un beau numéro!

Dans le n° 51, il faut souligner l'entrevue avec le prolifique Sernine, auquel *Solaris* ou *Imagine* devrait consacrer une monographie. Dans le n° 52, il faut lire le conte cynique de Gilles Pellerin «Théophile Godin» et l'article de Kondratiev «S.F. et religion».



Avec le n° 53, *Solaris* fait peau neuve: papier plus blanc, nouveau caractère, montage dynamique, dû à Charles Montpetit; de nouveaux illustrateurs dont Marco Bianchini (Italie). À voir, l'excellent pastiche de b.d. policière «Série noire» de Patrick Perrin. C'est dans ce numéro que Spohner prend congé de ses lecteurs. Il mérite qu'on lui rende hommage: il a été un pionnier de la véritable science-fiction au Québec. Il faut souhaiter que Boréal 84 soulignera sa contribution exceptionnelle. Pourquoi pas un prix Spohner accordé au meilleur numéro d'une revue de science-fiction au Québec?

Et au moment où je vais mettre un point final à cette revue de revues, je reçois le n° 54. Un «Spécial Fantasy» de 40 pages avec nouvelles, critiques, illustrations, b.d., jeux, recensions et bibliographie. Un dossier important! Mais le choix du papier et surtout la multiplicité des caractères utilisés dans les titres agacent.

Solaris conserve son allure de fanzine, avec tout ce que ce mot évoque d'enthousiasme, de passion et de ferveur.

Imagine, n° 16 à 21 (de mai 1983 à mars 1984) 4923, Av. Dornal, Montréal, QC, H3W 1W1

Imagine est connu des amateurs: on se souviendra longtemps du beau n° 14 (automne 82) «Spécial Uchronie». Depuis le n° 16, la revue a une nouvelle formule: six numéros par année dont quatre de fictions et deux d'études.

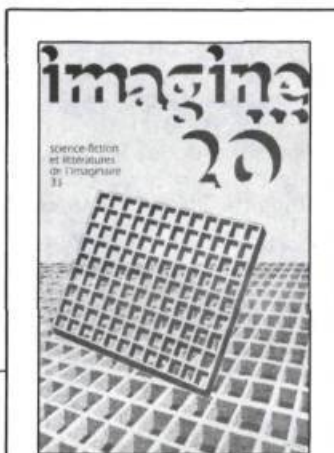
Le n° 16 présente de courts textes regroupés par Michel Belil et Jean Pelchat. Des texticules, comme ils disent. Parfois bons, parfois fulgurants! À lire, «Ray Bradbury» de Gilles Pellerin, «Le satellite ivre» de Jean Pelchat, «Sous les arbres» de Roland Bourneuf, les poèmes-fiction de Georges-Henri Cloutier. Un plaisir pour l'esprit... lettré.

Les nos 17 et 18 sont consacrés à l'érotisme. Eros cède joyeusement la place à Thanatos, comme le dit Gouanvic dans l'éditorial du premier numéro. Le lecteur appréciera en particulier «La traversée difficile» de Colette Fayard (une révélation, à mes yeux), «Coquillage» d'Esther Rochon, «Travail de nuit: spectateur» de Michel Belil, «Santiago» de Marie José Thériault (triste et beau) et «Isophobie expérimentale» de Pierre Marsion. À voir, le porte-folio de Catherine Saouter Caya dans le n° 17 et celui de Paul Roux dans le n° 18.

Dans le n° 19, on trouve une bibliographie annotée de la s.-f. anglo-québécoise: les méchants nationalistes n'ont pas réussi à bouffer toute la culture anglophone au Québec. À quand une bibliographie franco-canadienne? Dans ce numéro, l'index de la critique parue dans les 18 premiers numéros d'*Imagine* fait prendre conscience de l'importance que prend le discours critique dans cette revue. Avec ce numéro, commence la carrière de rédactrice en chef de Catherine Saouter Caya.

Les numéros 20 et 21 regroupent des récits de fiction, *Québec français* n'a pas reçu le dernier. Mais il en a reçu la publicité de lancement: 12 écrivains ont travaillé à partir d'illustrations de 12 dessinateurs. J'ai hâte de les voir et de les lire. Soulignons qu'à cette occasion, *Imagine* franchit le cap des 100 nouvelles publiées en cinq ans. Chapeau! Le numéro 20 est un régal, entre autres à cause des deux premiers prix du concours d'écriture Boréal 83: «La traversée d'Algir» de Francine Pelletier (quelle tendresse!) et «Le maître des heures» de Lise Brouillet.

En somme, une année importante pour *Imagine* qui prend de plus en plus l'allure d'une revue universitaire avec tout ce que ce mot comporte de sérieux et de recherché.



SONT PARUS EN 1983

Cinq recueils de nouvelles

Le premier volume d'*Espaces imaginaires*, une anthologie de nouvelles de science-fiction réunies par Jean-Marc Gouanvic (Québec), Stéphane Nicot (France) et illustrées par Catherine Saouter Caya. Le recueil a été publié par Les Imaginoïdes, à Montréal; on peut le commander à la revue *Imagine*. On annonce la publication de trois autres volumes. À signaler, les textes de François Barcelo, d'Esther Rochon, de Jean-Pierre April et de Jean-François Somcynsky.

Le premier volume d'*Aurores boréales*, qui regroupe dix nouvelles de science-fiction déjà parues dans *Solaris*. Elles sont choisies et présentées par Norbert Spohner et publiées par Le Préambule à Longueuil. À signaler, les textes de Jean Dion, de Marc Provencher, de Joël Champetier, de Daniel Sernine et d'Élisabeth Vonarburg.

Dix contes et nouvelles fantastiques par dix auteurs québécois, Montréal, Quinze. L'avant-propos est d'André Carpentier. À signaler, les textes d'André Belleau, de Jacques Brossard, de Gaëtan Brulotte, d'André Major, de Jean-Yves Soucy, de Marie José Thériault.

Les années-lumière, dix nouvelles de science-fiction réunies et présentées par Jean-Marc Gouanvic, Montréal, VLB éditeur. Plusieurs, sinon toutes ont déjà été publiées dans *Imagine*. À signaler, les textes d'April, de Carpentier, de Guitard, de Légaré, de Pettigrew et de Rochon.

Daniel Sernine, **Quand vient la nuit**, Le préambule, «Chroniques de l'au-delà». Il s'agit d'un recueil de contes fantastiques dont Denis Hamelin a fait la recension dans *Québec français*, n° 53, mars 1984, p. 12.

Un roman

Daniel Sernine, **Les méandres du temps**, Le préambule, «Chroniques du futur», n° 6. Un roman important dont *Québec français* parlera en octobre prochain.

Vital GADBOIS